

## Témoignage de Georges HÉBERT, officier du Suchet

Des femmes créoles blanches sont littéralement vertes et cette couleur étrange de leur visage les fait ressembler à des spectres. Nous assistons à des scènes touchantes : des Noirs employés dans les habitations de campagne portent leurs maîtres brûlés ou mourants sur des berceuses, des chaises, des hamacs suspendus à un bambou. Ces porteurs sont presque tous brûlés, quelques-uns horriblement : à l'un il manque la moitié d'un pied. Ayant déposé leur fardeau humain, certains tombent à bout de forces et meurent sur place.

Tous ces réchappés se laissent diriger facilement, mais à 18 heures, quand la nuit tombe brusquement et que de grandes lueurs rouges sortent à nouveau du volcan, le désespoir et la panique s'emparent de ces pauvres gens, du moins de ceux qui ont encore la force de réagir. Il nous faut brusquer l'embarquement; nous y parvenons grâce au dévouement de trois équipes de douaniers venus là avec leurs pirogues. Malgré la houle, l'obscurité de la nuit, quelques chavirements inévitables, ces habiles marins, remarquables d'endurance, parviennent à mener à bien le transport (de la plage aux bateaux ancrés) de plusieurs centaines de personnes (six à sept cents), la plupart sans force ou incapables de se tenir debout.

Quand tout est terminé, laissant là les morts, nous organisons le convoi de retour. Puis nous quittons ces lieux de désolation en jetant un dernier regard sur la malheureuse cité qui fut la parure de la Martinique et dont le feu achève l'anéantissement. Nous arrivons à Fort-de-France. Les projecteurs du Suchet éclairent le débarcadère, une foule silencieuse et recueillie stationne sur la Savane.

Ma tâche est terminée, je retourne à mon bord.

### L'AGONIE MORALE

On a dit, à l'époque, que les malheureux habitants de Saint-Pierre avaient péri instantanément et, par suite, n'avaient pas souffert. Raison facile de consolation ! Certes, l'agonie physique n'a sans doute pas existé pour ceux qui, n'ayant pas d'abord respiré les gaz brûlants, furent foudroyés par la «pluie de feu» ou volatilisés par l'explosion qui rasa le quartier du Fort. Elle a été relativement courte (mais qui le sait ?) pour tous les autres qui périrent diversement : asphyxiés, étouffés, écrasés, consumés intérieurement par les gaz, carbonisés par les flammes. Mais personne n'a parlé d'une agonie morale terrifiante.

On sait quelle angoisse étreignait la masse de la population depuis plusieurs jours déjà. Le formidable grondement qui préluda à l'éruption fut pour tous comme un glas, et ceux-là même qui ne croyaient pas au danger ont dû à cet instant fatal comprendre subitement que tout était perdu.

Que furent les dernières minutes d'épouvante alors que la masse portant la mort et visible d'un peu partout avançait sur la ville ?

Vision d'enfer, ont dit les survivants des limites du phénomène, sans pouvoir trouver d'autre qualification. Même en lui accordant une vitesse cyclonique, la masse gazeuse n'a pu parcourir instantanément (c'est-à-dire en quelques secondes seulement) l'espace de 8 à 10 000 mètres séparant le volcan des différents quartiers de Saint-Pierre. Elle a seulement recouvert presque instantanément toute la ville par le fait de sa vitesse, une fois cet espace franchi. C'est pendant l'avancée préalable, qui a duré de trois à cinq minutes, sinon davantage pour les endroits les plus éloignés, que se placent les terribles affres de l'agonie morale.

Tout prouve que l'horreur de la mort inévitable avait pénétré dans les esprits. On retrouva, parmi les cadavres, des mères serrant leurs enfants, des couples enlacés, des groupes de femmes serrées les unes contre les autres, des membres d'une même famille s'étreignant pour mourir ensemble, des gens d'un même établissement ou service fauchés en fuyant dans la même direction. Des lettres griffonnées à la hâte avant l'aube du jour fatal et parties par le bateau de service quittant Saint-Pierre à 6 heures du matin disent assez l'effroi de la dernière nuit.

\* J'ai su, plus tard, qu'un rapport établi par M. Leprieur à la suite de l'éruption (très faible) de 1851 permettait de conclure qu'en cas d'activité plus intense du volcan, Saint-Pierre serait directement menacée, étant donné la situation des cratères latéraux disposés comme autant de batteries contre la ville-même, mais personne n'avait sans doute songé à étudier ce rapport enfoui dans les archives.

### Références :

Le texte de Georges Hébert a déjà été publié dans :

- la revue "Mercure de France" (février 1953)
- la revue "L'éducation physique" (1953)
- La Baille, bulletin des Anciens Élèves de l'École Navale, n° 173, octobre 2001, p. 27-31.

Pour plus de précisions sur "La Méthode naturelle", voir, dans "Les catastrophes naturelles aux Antilles" sous la direction de *Alain Yacou* (Karthala - CERC, 1999), le chapitre 14 "Catastrophes naturelles et hébertisme - sauver et se sauver ou raison d'être d'une éducation physique par la méthode naturelle", de *Christian Guiraud*

### NDLR

Le témoignage reproduit ici concerne le 8 mai. Le Suchet partit pour la Guadeloupe chercher des vivres et revint le 10 mai. L'enseigne de vaisseau Hébert, avec dix hommes, fut alors envoyé en mission à Saint-Pierre pour évacuer l'or et les valeurs de la banque puis effectuer le sauvetage des survivants en remontant la côte jusqu'au Prêcheur. Le Suchet ramena à Fort de France, avec le Pouyer-Quertier, environ 1000 personnes. Nous donnons ci-après le récit de l'une d'elles.

[Page suivante](#)

[Retour au sommaire](#)